

Mes gros mots préférés



La formation est une clé fondamentale pour une société plus juste. Travailler en formation avec des publics défavorisés, qui connaissent des situations d'oppression, implique de travailler avec des balises. On ne forme pas sur l'inspiration du moment. Il faut à la fois une grande liberté, une grande flexibilité, et en même temps une grande rigueur. Les concepts nous donnent ces balises.

Par Cécile BULENS

AYANT TRAVAILLÉ avec des publics extrêmement différents, parfois en alpha, toujours en éducation populaire, des mots ont accompagné mon parcours. Ils l'ont fait en filigrane, parfois très présents lorsqu'il fallait systématiser des expériences pour les partager, participer à la rédaction d'un livre ou d'un article, souvent dans l'arrière-fond de la tête au moment d'élaborer des objectifs, de construire des projets avec les personnes concernées. Avec la conviction, qui m'a accompagnée toujours et partout, qu'il fallait les utiliser avec prudence car nombreux sont ceux à se cacher derrière eux comme derrière une cloison, et si on la pousse, on ne trouve rien, que du vide, du blabla.

J'ai toujours ressenti une légère méfiance face à ceux qui ont la bouche pleine de références théoriques et citent des auteurs à gogo. Autant les sciences exactes utilisent et ont besoin de mots précis pour énoncer des concepts, des faits, des phénomènes, autant nous, qui manions les concepts des sciences humaines, savons qu'ils peuvent avoir des significations très différentes dans la tête des personnes. Il est donc indispensable de les questionner, de les triturer pour en extraire le jus commun, celui qui va nous permettre d'entreprendre des actions communes car nous saurons tous ce qu'ils signifient pour nous. Il faut donc les « vulgariser », les exprimer autrement, se les approprier et les traduire dans un vocabulaire simple et accessible à tous.

Le mot *émancipation* n'est entré que très tard dans mon vocabulaire. Et je lui préfère de loin le mot **libération** qui a marqué mes 20 ans de travail en Bolivie. Pour beaucoup en Europe, le terme *émancipation* a une connotation individuelle. Pour moi, il est indissociable de la dimension collective et c'est pour cela que je lui préfère le mot *libération*. *Libération* évoque la nécessaire rupture d'un ordre établi où les rapports sociaux sont avant tout des rapports de domination qui impliquent violence institutionnelle, violation des droits humains fondamentaux, torture, emprisonnements arbitraires. Mais il évoque aussi l'immense pouvoir des sans-pouvoirs, comme celui de ces quatre femmes, épouses de mineurs, qui, en pleine dictature bolivienne, en 1977, se lancent dans une grève de la faim pour exiger la libération des dirigeants syndicaux emprisonnés, mouvement qui va se répandre comme une trainée de poudre dans tout le pays et se révéler un des facteurs déterminants

du départ du dictateur. L'immense pouvoir des peuples indigènes qui réclament des titres collectifs de propriété sur leurs terres ancestrales, terres dont ils ont été dépouillés au cours de l'histoire de la république par différents gouvernements et grands propriétaires terriens. Et, à cette fin, se lancent dans une grande marche de plus de 1.000 kilomètres depuis les terres basses et chaudes de l'Amazonie et du Chaco vers les hauts plateaux et la ville de La Paz à 4.000 mètres d'altitude.

Un mot en lien avec des luttes collectives, dures, marquées de conflits et de répressions, mais aussi de bons moments de joies collectives, de rires, de rêves. Lorsque les dirigeants guaranis et les directeurs des ONG locales nous ont demandé, à quelques-unes, de mettre sur pied un programme pour les femmes¹, on a eu l'impression de devoir entreprendre une œuvre gigantesque, une montagne qui accoucherait probablement d'une souris. Or cela s'est révélé une formidable expérience de solidarité, de construction collective dans les communautés, dans les zones², pour aboutir à une grande assemblée réunissant des femmes et des dirigeants. Assemblée dont sont sorties des propositions visant à inscrire la dimension de genre dans les thématiques de lutte et de travail – production, infrastructures, santé, éducation, terre-territoire et organisation –, ce qui a marqué l'implication active et reconnue des femmes dans la construction du présent et de l'avenir du peuple guarani.

J'ai retrouvé ce mot *libération* sous la forme *émancipation* en Belgique où la réalité est bien différente. Une longue histoire de conquêtes sociales et de solidarité institutionnelle bien installée et rodée, beaucoup d'acquis sociaux. Mais aussi beaucoup d'individualisme. L'évolution socioéconomique actuelle (néolibéralisme, perte d'emplois massive et État social actif) n'y est pas étrangère. D'une part, les personnes en précarité avaient jusqu'il y a peu encore un minimum assuré ; d'autre part, les exclus de l'emploi ont peu d'espaces et de lieux pour se retrouver, parler de leur problématique et donc

1 Programme *Appui à la femme guarani*, destiné à travailler en formation avec les femmes afin qu'elles comprennent et s'impliquent dans le plan de développement du peuple guarani. Ce programme a pris la forme d'une ONG locale.

2 Le territoire guarani se répartit en zones qui regroupent plusieurs communautés. Les dirigeants de ces zones se réunissent lors d'assemblées qui prennent les décisions.

la collectiviser. Des collectifs de chômeurs existent bien sûr mais, si à cela s'ajoute le problème de l'illettrisme, il est difficile de s'y intégrer. Et notre société ne fait que renforcer cela : tu es responsable de ta situation, c'est toi qui dois t'activer. La complexité des démarches administratives isole encore plus les personnes. On essaie aussi de nous faire croire que la lutte des classes est vraiment le truc ringard que l'on n'entend plus que dans la bouche des vieux nostalgiques d'un système qui a démontré toutes ses failles puisqu'il a été balayé par le néolibéralisme. Or le conflit entre dominants et dominés est toujours bien là, plus présent que jamais, le fossé se creusant de jour en jour.

Et voilà l'autre gros mot qui apparaît : **conscientisation**. C'est un de mes préférés. Ouvrir notre conscience à la réalité pour comprendre le monde et les mécanismes d'oppression et d'exclusion mis à l'œuvre de façon sournoise, comprendre le rôle idéologique des médias et autres dans cette acceptation de la réalité. Premier pas pour pouvoir agir, ce mot qui permet d'ouvrir les portes, de voir que nous sommes capables de tracer d'autres chemins que ceux qu'on nous fait croire immuables et bons pour tous. Mais c'est ensemble qu'on se conscientise. Qu'elle est belle et comme elle sonne juste cette phrase de Paulo Freire : « *Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble, par l'intermédiaire du monde.* »³ C'est une belle définition de l'alpha populaire, notre métier. Rendre l'action collective possible, celle des sans-voix, de ceux qui sont considérés comme des moins que rien, des bons à rien, qui n'y comprennent rien. Prendre conscience que nous pouvons être des constructeurs de l'Histoire avec un grand H, que nous avons le pouvoir d'agir. Sommes-nous assez convaincus de cela ? Que tous, lettrés et illettrés, nous sommes capables de comprendre le monde, de l'analyser et de le transformer, de créer de nouvelles possibilités et opportunités pour un monde plus juste.

La capacité de créativité est indispensable dans ce cheminement : rien n'est jamais acquis éternellement, tout est toujours à imaginer, construire, proposer ensemble. D'où là aussi l'importance de découvrir ce que des penseurs ont écrit, de les confronter à notre réalité, d'y puiser des ressources pour nous motiver, nous remettre en question, nous éclairer un bout de chemin.

3 Paulo FREIRE, *Pédagogie des opprimés*, FM/Petite collection Maspero, Paris, 1977, p. 62.

À la *libération* et à la *conscientisation* s'ajoute la **solidarité** sous toutes ses formes : celle de la fraternité, de l'aide et du soutien à des personnes concrètes qui ont un visage, celle plus institutionnelle où il faut lutter pour des acquis sociaux, pour le « juste pour nous tous »⁴. Et n'oublions pas la dimension universelle : notre agir ici et maintenant fait écho aux luttes que d'autres, partout dans le monde, entreprennent.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans mentionner un autre mot qui m'a accompagnée de nombreuses années et est toujours présent dans mon cœur, dans mes tripes et dans mon esprit : **le genre**. Je veux évoquer ici toutes ces femmes – et je pense spécialement aux femmes d'Amérique du Sud et d'Afrique que j'ai pu côtoyer et qui luttent dans la joie et la colère pour améliorer leur condition –, mais aussi leurs compagnons et leurs enfants, et à travers eux tous les êtres humains. Car ouvrir la porte avec les sans-voix pour qu'ils puissent parler permet d'ouvrir les portes bien au-delà de ce que nous pensons, prévoyons, imaginons au départ. Travailler avec les femmes, qui, on l'a assez dit, souffrent souvent de plusieurs dominations, permet aussi à tous ces hommes, qui sont eux-mêmes dominés et n'osent lever la tête, de se mettre debout et en marche pour construire un avenir plus lumineux. S'indigner, oser dire non, oser défendre la vie contre l'ambition et le pouvoir, oser remettre en question les structures familiales, communautaires, sociétales pour que chacun puisse s'épanouir et contribuer au bien-être de tous et toutes.

Toutes ces rencontres, celles qui se sont faites à travers des livres, des conférences, des articles, mais aussi celles avec des collègues qui se questionnent, nous questionnent, apportent leurs expériences et leurs références théoriques, les discussions avec les proches et les amis, ceux qu'on aime et avec qui on peut partager les grands questionnements qui nous traversent et nous enrichir de leurs propres réflexions. Toutes ces personnes qui nous forment bien plus que nous les formons. Tout cela se tisse, se retisse et forme une belle couverture bien chaude où l'on ne reconnaît plus de qui vient tel fil ou telle

⁴ Voir : Majo HANSOTTE, *Le Juste, l'Injuste et les intelligences citoyennes*, in *Journal de l'alpha*, n°192, 1^{er} trimestre 2014 (téléchargeable : www.lire-et-ecrire.be/ja192).

couleur, couverture qui nous protège de l'obscurantisme à nouveau en train d'envahir l'Occident, qui permet de continuer la lutte, de comprendre que notre action, si petite soit-elle, répond aux actions que d'autres mènent ailleurs et nous permet de resituer nos actions dans l'universel.

J'aimerais terminer cet article par une autre citation, de Gandhi cette fois : « *Un individu conscient et debout est plus dangereux pour le pouvoir que dix mille individus endormis et soumis.* »⁵

Cécile BULENS, coordinatrice pédagogique
Lire et Écrire Communauté française

⁵ Mahatma GANDHI, *Tous les hommes sont frères*, Gallimard, Idées, Paris, 1969 (traduction française de *All men are brothers*, UNESCO, 1958).